

Laferrière, Dany. *L'Art presque perdu de ne rien faire*. Montréal: Boréal, 2011. ISBN 9782764621356.

Reviewed by
Iliana Rosales-Figueroa
Denison University

Dany Laferrière figure parmi les auteurs haïtiens vivant au Canada les plus connus de notre époque. En 2009, il a remporté le Prix Médicis pour son roman *L'énigme du retour* et pour toute une œuvre qui, depuis trente ans, fait connaître Haïti et sa littérature. Après avoir reçu ce Prix, Laferrière a sorti deux autres manuscrits: *Tout bouge autour de moi* (2010), un récit très émouvant qui raconte ses expériences, dans les moindres détails, lors du tremblement de terre en Haïti et *L'Art presque perdu de ne rien faire* (2011), une superbe collection de chroniques basées sur une approche critique de divers sujets de la vie quotidienne.

L'Art presque perdu de ne rien faire représente un témoignage éloquent sur la réflexion : le point de départ en est l'analyse critique des forces sociales qui corrompent l'âme des hommes. D'après l'auteur, l'homme agit contre sa conscience afin d'être accepté dans un monde des apparences dans lequel les valeurs morales n'ont aucune importance. Laferrière met en évidence les rapports entre la technologie, les médias et l'argent pour dépeindre le rythme accéléré des grandes villes contrôlées par le racisme, la haine, la guerre et l'autocratie. Pour faire face à ces problèmes sociaux, l'auteur propose l'unité du corps et de l'esprit. Laferrière laisse entendre que son livre a pour but moral de susciter, chez le lecteur, la réflexion et une critique acerbe de la société mondaine et décadente qui l'entoure. Je retrouve là aussi un but philosophique: l'appréciation des choses minuscules, ce que l'auteur décrit comme "les moments où il ne se passe rien" (193). Cette technique d'observation est présentée à travers son œuvre comme un art qui doit être célébré: "Je parle plutôt de cette émotion artistique qui vous fait voir le monde sous un autre jour. Je parle d'un art capable de neutraliser les vieux réflexes idéologiques pour toucher au fondement de la vie" (155). Pour montrer cet art, Laferrière retrace les endroits et les événements les plus marquants de sa vie : son enfance, son adolescence et sa vie adulte, tout en s'arrêtant de manière minutieuse et détaillée sur des situations passagères, qui, pour tant d'entre nous, seraient considérées sans importance. Parmi ces moments fugitifs, il aborde, entre autres, le plaisir de boire un café et de manger une mangue, le repos du corps exténué pendant la sieste, les souvenirs des rêves et des désirs inassouvis et l'univers des sens.

L'Art presque perdu de ne rien faire se compose de vingt-trois sections qui contiennent elles-mêmes des sous-parties avec des points de vue divers sur un même

thème. Bien que ces réflexions ne suivent pas un ordre spécifique dans l'œuvre, elles sont organisées sous une même unité de ton. Partie de l'inspiration qui avait présidé aux chroniques radiophoniques matinales de Laferrière dans l'émission "C'est bien meilleur le matin", chaque section s'ouvre sur un titre déterminé, tisse des observations, à la fois inspiratrices et troublantes, d'un problème qui hante l'auteur et se clôt par un poème en prose qui dresse des parallèles avec les idées évoquées au cours de la réflexion. Le poème, dont la première partie du titre commence toujours avec les mots "L'art de", par exemple "L'art de capter l'instant", est écrit d'une manière si poignante et si réelle que le lecteur est captivé et se trouve avide d'en lire davantage. L'effet envoûtant du poème s'impose comme la partie saillante du livre. Les réflexions de l'auteur servent donc de cadre au poème.

Le fait d'avoir de multiples perspectives sur un même thème et un poème à la fin de chaque section révèle la force créative des mots et le pouvoir libérateur de l'écriture. À travers son œuvre, l'auteur réfléchit à son besoin d'écrire, à son goût des mots et aux ressources de la poésie pour exprimer ses sentiments les plus intimes. Dans la mesure où il médite sur le processus menant à l'écriture, il analyse de grandes œuvres littéraires en prose et en poésie d'écrivains qui ont influencé sa carrière d'homme de lettres : Rainer Maria Rilke, Jun'ichirō Tanizaki, Juan Rulfo, Pierre Choderlos de Laclos, Mikhaïl Boulgakov, Ernest Hemingway, Jacques-Stephen Alexis et Jorge Luis Borges. Ce voyage à travers la littérature universelle, compilé dans la section intitulée "Un lecteur dans sa baignoire" (299-346), occupe la partie la plus dense de l'œuvre. Elle permet à l'auteur de faire une démarche vers la littérature pour entrer en résonance avec la réalité. Utilisant une analyse psychologique profonde, les œuvres dévoilent le masque que revêt l'homme face à autrui et l'aide à revendiquer sa place comme être pensant et sensible dans la société. Cette exploration sociale s'adresse autant au lecteur qu'à Laferrière lui-même. Pour le lecteur, c'est le plaisir de participer à l'étude des œuvres, que ce soit en y découvrant quelque chose de nouveau, en apprenant un trait de pensée de leurs auteurs, ou en retrouvant ses personnages préférés. Pour Laferrière, c'est l'occasion unique d'entrer en contact avec des moments importants de notre histoire. En fait, lorsqu'il analyse l'œuvre de Jacques-Stephen Alexis par exemple, Laferrière fait allusion à l'une des périodes les plus douloureuses de l'histoire d'Haïti: le régime des Duvalier. En hommage à l'artiste, il témoigne de son admiration pour ses remarques audacieuses contre les lois oppressives et tyranniques du régime. C'est à la fin du livre que Laferrière fournit une petite biographie d'Alexis, arrêté, torturé et assassiné après être rentré en Haïti.

Laferrière ne se contente pas d'évoquer l'œuvre et la vie d'Alexis, il les relie à sa propre résistance au régime, en particulier, à son exil et, plus récemment à son retour au pays natal, concomitant—ironie du sort—à celui du dictateur. Il parvient à nous faire ressentir sa douleur et l'étendue de sa nostalgie en racontant son retour à l'île: "Le temps a passé si vite qu'hier encore j'étais un de ces aspirants écrivains qui tentaient d'échapper par la culture aux griffes d'un pouvoir en délire, celui de Baby Doc. Aujourd'hui, après

trente-cinq ans, je suis de retour à Port-au-Prince en même temps que Baby Doc, retour d'exil" (382). Comme Laferrière le constate si sobrement, rien n'a changé. Ce qui importe ce sont les moments vécus. C'est cette connaissance de la douleur et sa sensibilité qui lui donnent entrée au cœur du lecteur.